

Goldmann, Kjell, *Tension and Detente in Bipolar Europe*

Gérard Bergeron

Volume 7, numéro 4, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700725ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700725ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Bergeron, G. (1976). Goldmann, Kjell, *Tension and Detente in Bipolar Europe*. *Études internationales*, 7(4), 609–616. <https://doi.org/10.7202/700725ar>

NOTE DE LECTURE

GOLDMANN, Kjell, *Tension and Detente in Bipolar Europe*¹

Gérard BERGERON *

La publication d'une étude portant sur un sujet analogue à celui qu'on a déjà traité est naturellement attendue avec intérêt. Aussi je ne crois pas devoir m'excuser de présenter ce livre selon une série d'analogies et de différences avec mon ouvrage, *La guerre froide inachevée*², dont Goldmann a pris connaissance et qu'il discute ici et là³. Cela m'apparaît d'autant plus indiqué que l'étude en question est surtout remarquable par des éléments de méthodologie et des contenus analytiques dont mon propre ouvrage avait signalé le caractère désirable, mais sans pouvoir, faute de moyens de toute espèce, y sacrifier et, conséquemment, en tirer profit.

L'auteur est directeur de recherche de l'Institut suédois des affaires internationales et son ouvrage constitue le rapport final d'une recherche patronnée par cet institut. Ont collaboré à cette entreprise d'autres chercheurs, principalement, Lars Häll, G. Roger Wall et Millon Leitenberg qui, avec l'auteur, avaient signé divers rapports d'étape. On se trouve devant le résultat d'une recherche collective pendant laquelle les divers collaborateurs se sont fort utilement complétés, et non pas devant l'essai d'un travailleur solitaire comme ce fut le cas pour *La guerre froide inachevée*. K. Goldmann, qui rend crédit aux chercheurs qui furent associés à sa recherche, reste toutefois le signataire unique de l'ouvrage.

* * *

Si la période considérée est la même dans les deux ouvrages, ceux-ci n'ont pas le même objet spatial. Comme le signalent les titres, il s'agit, ou de la politique globale de la *guerre froide*, ou de la politique internationale dans *l'Europe bipolaire* laquelle, du premier point de vue, est une région parmi d'autres, encore qu'il faille la considérer comme un « théâtre premier », et non pas « second » ou « tiers » de la guerre froide, distinction que Goldmann n'a pas à faire. L'époque historique est la même dans les deux ouvrages : de la fin de la guerre jusqu'à 1970. Mais tandis que l'ouvrage sur la guerre froide consacre une longue chronique annuelle aux événements mondiaux de 1945 à 1962 (chap. II à V) et une analyse des problèmes de ceux de 1963 à 1970 (chap. VII), le livre de Goldmann est, tout au long, une construction théorique

* Professeur de science politique, Faculté des sciences sociales, université Laval.

1. Kjell GOLDMANN, *Tension and Detente in Bipolar Europe*, Swedish Studies in International Relations 4, Scandinavian University Books, Stockholm, Copenhagen, Oslo, 1974, 256p.
2. Gérard BERGERON, *La guerre froide inachevée*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, 315p.
3. Voir pp. 13, 133 et 235.

présupposant cette histoire connue. Enfin, le remarquable sixième chapitre, final et de synthèse, de Goldmann (« The European détente and its future : summary and conclusions ») correspondrait dans l'autre ouvrage aux chapitres I : « Qu'est-ce que la guerre froide ? » et VI : « Le modèle cyclique des rythmes de la guerre froide », et à la conclusion : « Ou de la belle audace d'une prospective impossible ».

La relation entre un point de vue temporel identique et un point spatial différent (européen *versus* planétaire) se voit surtout dans l'inégalité de traitement qui est fait à l'affaire des missiles de Cuba en 1962. Pour l'analyste de la guerre froide, c'en est le fait dominant en même temps que terminal. Un événement de cette ampleur et de cette gravité dramatique marqua la fin de la guerre froide et il conviendra de parler de « l'après-guerre froide » à partir de 1963. Pour le théoricien des tensions et de la détente européennes, il s'agit du creux de la vague d'une détente européenne, s'affirmant pendant la décennie 1960. Le traitement analytique de la même période diffère à cause d'une base spatiale différente : européocentriste ou planétaire.

La guerre de Corée de 1950, les guerres du Moyen-Orient de 1956 et 1967 et la crise de l'indépendance du Congo en 1960, considérées sous l'angle européen, prennent une signification en elles-mêmes, et non pas seulement en incidence européenne, lorsqu'elles sont envisagées du point de vue de la guerre froide générale. L'Affaire de Suez en 1956, avec la participation active de la Grande-Bretagne et de la France, devenait une question européenne ; mais celle qui survint onze ans plus tard, sans engagement européen immédiat, eut toutefois une portée comparable en Europe. Ce sont, selon Goldmann, des exceptions au fait général que la tension Est-Ouest en Europe a été fonction de la confrontation entre les deux supergrands au sujet de l'ordre européen d'après-guerre. Pour l'auteur de l'histoire de la guerre froide, la guerre de 1956 est plutôt un prototype de conflit intra-bloc (comme l'était simultanément l'invasion soviétique de la Hongrie), n'affectant pas directement la conduite de la guerre froide qui est essentiellement inter-blocs ; quant à celui de 1967, il était, avec la guerre du Viêt-nam, une des deux « guerres chaudes » à l'intérieur d'une « paix froide » ou « après-guerre froide », soit en pleine ambiguïté des droits de gérance des Grands ⁴.

Une différence d'interprétation encore plus grande porte sur la guerre de Corée qui éclata à la fin juin 1950. Tous les auteurs d'ouvrages sur la guerre froide y voient un pic de tension extrême, prolongeant l'Affaire du blocus de Berlin de 1948-1949 (où les deux superpuissances s'affrontèrent directement, mais sans recourir à la guerre). Pour Goldmann, au contraire, une détente se serait plutôt produite à l'été 1950. Devant ce résultat aberrant de l'analyse, Goldmann et son associé, Lars Häll, ont fait plusieurs essais de vérification informatique de ces résultats en variant leurs données. Peine perdue, le bizarre phénomène tenait toujours, ce qui les amena à examiner de façon particulière les premières années de la décennie 1950. Ils s'aperçurent, en particulier, que les réductions en dépenses militaires des années 1952 et 1953 « may therefore reflect changes in tension that occurred in the preceding years », encore que cela n'explique pas « why the outbreak of the Korean War at the end of June 1950 has little or no impact on European tension in 1950 as measured by us ⁵ ».

Il faut trouver d'autres explications. Goldmann mit en cause la nature des données qui servirent à mesurer la tension (les textes d'origine gouvernementale

4. BERGERON, pp. 268-273.

5. GOLDMANN, pp. 54-57.

relevés par *Keesing's Contemporary Archives, 1946-1971*) et se demanda si cette technique n'était plus valide au-delà d'un certain point absolu de très haute tension, ou, à l'inverse, de très faible tension. Une telle analyse de contenu (sur laquelle je reviendrai) serait inapte à rendre compte de faits de très haute ou de très faible tension parce que les parties en cause « may become taciturn : if nobody says anything there is no content to analyze ⁶ ». Il est notable qu'à cet égard le mois d'août 1950 n'offrit pas suffisamment de données pour permettre une analyse, contrairement au mois de juillet et aux quatre derniers mois de cette même année. Lorsque la tension tend vers l'extrême, les parties peuvent s'employer à prévenir l'explosion de la situation en faisant des déclarations neutres ou même réassurantes.

D'ailleurs, la tension est un phénomène bilatéral. À supposer que cette guerre lointaine ait causé beaucoup d'inquiétude à l'intérieur des pays d'Europe occidentale, il n'est pas certain que Moscou ait eu le même type de crainte. S'appuyant sur l'ouvrage de Shulman ⁷, Goldmann conclut :

The main consequence of the Korean War for Soviet thinking about Europe may have been a fear of Western fears, and thus an anxiety to do what could be done to minimize the European consequences of the war ⁸.

Le fait est que les puissances européennes restèrent calmes, comme conséquence de cet autre facteur de stabilisation que fut la détermination de la politique américaine à relever, ce qu'elle interpréta comme un défi qui lui était lancé en Asie.

Du point de vue, plus large, de la guerre froide globale, l'agression de la Corée du Nord et la réplique américaine, qui allait entraîner l'intervention de la Chine, ne présentait pas de signification paradoxale en rapport à l'Europe occidentale en cette année 1950. Pour ma part, je maintiens mon interprétation, concordante avec celle de la plupart des analystes, que c'est « en pensant d'abord à la défense de l'Europe que les responsables de Washington sont intervenus si hâtivement en Extrême-Orient ⁹ ». Seulement, une telle affirmation doit maintenant être nuancée par le phénomène d'apparence bizarre retracé par l'analyse de contenu de Goldmann et de ses associés.

* * *

Le grand apport de l'étude de Goldmann est d'avoir mis au point un instrument de mesure de la tension, un *tensionmètre*. De la tension, il fournit la définition suivante :

tension exists between two actors, or coalitions of actors, to the extent that they expect conflict behavior to occur between them.

La détente est son contraire, sans guère plus d'explication, alors que j'ai plutôt eu tendance à définir la tension par rapport à la détente ¹⁰. Par la conscience de la modicité de ses moyens, j'avais indiqué qu'on pourrait faire état de divers indices quantitatifs de mesure : sessions ou débats d'urgence à l'ONU, débats parlementaires de politique étrangère, consultations extraordinaires entre chefs d'États ou de gou-

6. *Ibid.*, p. 58.

7. M. D. SCHULMAN, *Stalin's Foreign Policy Reappraised*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1963, ch. VI.

8. GOLDMANN, p. 59.

9. BERGERON, p. 67.

10. *Ibid.*, pp. 21-22.

vernements, et diverses communications entre chancelleries, longueur et types d'articles dans la presse internationale, prises de position d'associations ou de mouvements populaires spontanés réclamant une meilleure entente internationale. Goldmann a, pour sa part, privilégié les déclarations publiques des gouvernements qu'il traite selon une technique d'analyse de contenu appliquant le coefficient de déséquilibre de Janis et Fader¹¹. Il rejette d'autres indicateurs (dépenses militaires, commerce extérieur, expulsion de diplomates) et justifie celui qu'il a retenu avec ses associés de recherche de la façon suivante :

The contents of relevant public governmental statements may or may not thruthfully express governmental expectation of public behavior : they are in any case likely to influence such expectations, and to do so with brief time lags¹².

Les unités de contenu ne retiennent que les contenus pertinents qui peuvent être favorables, neutres ou défavorables.

Ces données recueillies sont évaluées par le coefficient indiqué et par d'autres méthodes mathématiques avant d'être traitées par ordinateurs pour diverses vérifications. Mon incapacité à me mouvoir à l'aise à l'intérieur de cette belle *sorcellerie* technique, qui détermine le *sérieux* de pareilles entreprises, m'incite à ne pas l'expliquer davantage, encore moins à le critiquer. Je maintiens toutefois que ce type de calcul mesure « moins le degré même de la tension ou de la détente que les expressions formelles de leurs manifestations et conséquences politiques et psychologiques », et qu'une opération quantitative de cette sorte « doit être pondérée par des critères d'évaluation qualitative¹³ », auquel recourt, du reste, Goldmann comme on vient de le voir dans l'analyse du cas de la guerre de Corée.

Les fluctuations générales de la détente européenne correspondent pour l'ensemble avec celles que nous avons relevées, ce qui vérifie notre souhait « qu'une analyse quantitative de ce genre tendrait probablement à confirmer plutôt qu'à infirmer notre sélection des points saillants de la guerre froide¹⁴ ». Mais dans notre schéma, des faits extra-européens, comme la guerre de Corée et la crise des missiles de Cuba, sont représentés par des pics plus aigus que l'affaire proprement européenne du blocus de Berlin en 1948-1949, qui, dans l'étude de Goldmann, est le plus haut sommet. Selon nous la crise cubaine est l'arête de la plus haute tension qui, frôlant la ligne critique de la guerre et subitement se rabaissant en détente, a *tué* la guerre froide, de telle sorte qu'après la fin de 1962 on ne peut parler que d'« après-guerre froide » ou de « paix froide ». Une telle rupture n'est pas marquée dans l'analyse de Goldmann pour lequel la guerre froide, comme *système* de politique internationale, n'est pas un concept majeur. Mais les oscillations qu'il relève à partir de 1963 correspondent à ce que serait notre ligne de la détente, avec une pointe ascendante pour l'occupation militaire soviétique de la Tchécoslovaquie le 21 août 1968. Conscient de la grossièreté de notre *pifomètre*, nos représentations graphiques n'utilisent que des lignes lisses pour signaler la montée vers la tension et la descente vers la détente. Les graphiques de Goldmann sont en dents de scie, nerveux et beaucoup plus fidèles

11. I. U. JANIS et R. FADER, « The Coefficient of Imbalance », dans H. D. LASWELL *et al.*, *Language of Politics*, New York, G. H. Stewart, 1949.

12. GOLDMANN, pp. 30-31.

13. BERGERON, pp. 201, 202.

14. *Ibid.*, p. 202.

aux fluctuations diverses, que la finesse de son *tensiomètre* permet d'enregistrer en véritable feuille de température.

Les configurations générales des événements sont à peu près identiques d'une étude à l'autre. Dans la mesure où elles diffèrent, ce n'est pas à cause de la précision des modes de mesure d'une étude et de leur absence dans l'autre : c'est encore une fois, sur une longueur identique de temps (1946-1970), le point de vue europécen-triste, d'un côté, et le point de vue globalisant de la guerre froide, planétaire, de l'autre. Si, dans ma perspective plus enveloppante, des événements extra-européens comme une guerre de Corée ou une crise de Cuba sont des points de tension extrême, il en est de même pour l'Affaire de l'U-2, suivie du ratage du « sommet » de 1960, ou pour le seuil de détente marqué en 1955 par « l'esprit de Genève », qui, tous trois, sont aussi des événements européens. L'auteur de *La guerre froide inachevée*, à cause de l'inexistence de son appareil quantitatif, devait naturellement porter plus d'attention à l'évaluation qualitative des phénomènes, phases et tendances. C'est ainsi qu'il ne contredit pas l'importance qu'accorde l'étude de Goldmann au blocus de Berlin en 1948-1949 en caractérisant la première phase quinquennale 1945-1950 comme étant celle où « les rivalités de la guerre froide pivotent principalement autour du pôle européen, plus exactement allemand ¹⁵ ».

* * *

Cette citation servira de transition pour l'examen d'une autre différence capitale entre les deux études. *La guerre froide inachevée* est racontée selon une apparente cyclicité des phénomènes de tension et de détente. Frappé par la remarquable régularité quinquennale d'événements marquant des pics de tension et des seuils de détente, l'auteur propose, avec un luxe de précautions et d'examen des objections, que la guerre froide a peut-être obéi à une dynamique cyclique et qu'en tout état de cause il est intéressant d'en présenter ainsi des grandes divisions. Il montre, par exemple, que la période de l'entre-deux guerres 1919-1939 ne présente aucun caractère analogue. Goldmann refuse cette hypothèse pour la raison suivante :

Are there cyclical variations ? Some researchers have been struck by the apparently cyclical nature of phenomena that are similar to European tension... There are indeed traits of a cyclical pattern in our data. It must be misleading, however, to talk of a cyclical pattern if the evidence includes one cycle only... I have therefore decided to express myself in the text as if the data were cyclefree ¹⁶.

L'autre auteur avait considéré l'objection

d'une trop courte série chronologique d'une quinzaine d'années et l'insuffisant caractère répétitif de trois phases constituant un cycle et demi seulement.

Ainsi posée, cette objection nous laisse sans défense – si ce n'est de dire que nous ne proposons pas ici une théorie générale des relations internationales, mais un simple modèle interprétatif d'une tranche d'histoire internationale récente. Ce modèle ne prétend pas du reste rendre compte de toutes les relations internationales importantes à l'intérieur de cette période, mais seulement de celles qui, fort nombreuses et extensibles, sont pertinentes à l'analyse de la guerre froide... [soit une] ligne séquentielle [qui]

15. BERGERON, p. 23.

16. GOLDMANN, p. 235.

s'est trouvée à épouser les contours généraux d'oscillations à *apparence* cyclique pendant quinze des dix-sept ans de la guerre froide classique ¹⁷.

Référant ou non à l'hypothèse cyclique, les deux études présentent une espèce de feuille de la tension et de la détente dont les *unités chronologiques* sont les années et, en certains graphiques de Goldmann, des trimestres.

* * *

La question capitale qui retient les auteurs est évidemment le *pourquoi* des fluctuations après les avoir enregistrées chacun à sa manière. Ici, il devient véritablement impossible de résumer les argumentations des auteurs qui sont elles-mêmes des schématisations de plusieurs méthodes analytiques. On se contentera plutôt de noter une remarquable symétrie de leur *approche* triple. Tandis que *La guerre froide inachevée* s'efforçait de tracer une certaine *motricité* d'apparence cyclique, *Tension and Détente in Bipolar Europe* s'emploie à déterminer les *effects of conspicuous events* ; tandis que le premier ouvrage caractérisait en termes de *comportements* duopolistiques les politiques des deux Grands, le second s'en remet au schéma plus courant de la *dépolarisation* mais détaillée en trois dimensions ; tandis que la première interprétation doublait les phases quinquennales de la tension-détente d'un autre cycle, à phases quadriennales, de *supériorité technico-militaire* entre les É.-U. et l'URSS, la seconde retrace avec subtilité les *effects of the « strategic » balance*. Sauf pour la première approche, événementielle, où la différence entre les aires territoriales considérées, mondiale ou européenne, est toujours accusée, il s'agit d'un même ordre de facteurs estimés fondamentaux et traités en mutuelle interaction. Cette parenté entre les lignes directrices des deux études pour traiter du même phénomène de la *tension-détente* n'est sans doute pas fortuite.

Il me sera encore permis d'attirer l'attention sur deux apports conceptuels d'importance dans l'ouvrage de Goldmann. Le premier concept est celui de *peacebleness*, défini comme « the extent to which the members of the system consider it unprofitable to engage in war ¹⁸ », dont la tension est à la fois un déterminant et un résultat, et qu'il présente en corrélation négative avec celui de tension. Ce concept supplée à la faiblesse et l'ambiguïté de celui de *détente*, dont cet auteur parle peu au-delà du titre de l'ouvrage. (On se souviendra de la méfiance que le président Ford entretenait au sujet de ce vocable français semblant plutôt prôner le retour de l'expression contraire et typique de la guerre froide, celle de *containment*. Voir les journaux de février et mars 1976.) Le second concept que Goldmann affine avec bonheur est celui de *polarité*, de l'ordre du structurel, qui doit être distingué de la *polarisation* signifiant l'action, et dont le contraire est la *dépolarisation*. Le phénomène de *dépolarisation* qui est au cœur de l'analyse se subdivise en trois variables : militaire, économique et diplomatique. Une figure synthétique, particulièrement suggestive, résume les composantes dynamiques de la tension selon les degrés des *dépolarisations* militaire et économique, reliées par la stabilité stratégique selon des mouvements, respectivement, de pendule ou de spirale ¹⁹.

* * *

17. BERGERON, pp. 202, 229.

18. GOLDMANN, p. 23.

19. *Ibid.*, p. 202.

Bien que présentant l'ensemble de la période comme pouvant avoir été à tendance cyclique, *La guerre froide inachevée* n'avance qu'avec beaucoup de réticence une certaine virtualité prédictive du modèle proposé :

S'il y a eu des phases cycliques *tension-détente-tension* dans la guerre froide, nous les traitons par des procédés de repérage pour l'analyse dont l'utilité fonctionnelle aurait pu être de prévoir des évolutions de courte durée un peu avant qu'elles ne se produisent – s'il ne s'agissait pas d'une période déjà écoulée...²⁰.

Le directeur de recherche de l'Institut suédois des affaires internationales affirme pour sa part une intention beaucoup plus pragmatique, non pas du sens étroitement technique de *décision-making*, mais de *judgment-making process*. Qu'on puisse prétendre influencer sur le cours général des événements si l'on est une grande puissance ou qu'il faille se contenter de devoir s'y adapter si l'on est d'une taille moindre – comme la Suède ou le Canada –, il importe de pouvoir *tester* des idées courantes comme, par exemple, celle-ci : la tendance à la multipolarité accroît les risques de guerre ; ou cette autre : plus la détente dure, plus elle a de chance de durer, etc. En somme, tous les scénarios ne se valent pas et il y a moyen de resserrer leur base de plus ou moins grande crédibilité. La recherche fondamentale reste toujours indispensable à une démarche plus pragmatique comme celle qui vise à la planification de la sécurité nationale.

Malgré les optimismes systématiques, quoique relatifs, de la *prospective* ou de la *futurology*, le problème de la prévision et, plus profondément de la causalité, reste toujours posé. Goldmann l'attaque de front dans les dernières pages de son ouvrage et avance une réponse sur le terrain même des objections majeures faites à ce type d'étude :

If these results are uncertain, then the results of observation and thinking that are even less systematic and disciplined are that much more uncertain. Even when the researcher cannot definitely answer the questions of the policy-maker, it must be more rational for the policy-maker to take the researcher's answers into account than to ignore them²¹.

Ce passage fait penser à cet autre de l'auteur de *La guerre froide inachevée* :

Il vaut mieux, pour un temps, travailler avec une hypothèse qu'on ne peut valider de façon satisfaisante, qui serait même au départ aisément démentie si on s'y enfermait étroitement, que pas d'hypothèse du tout. Il s'agit, à partir d'une hypothèse plausible, de faire découler un modèle éventuellement fécondant pour la recherche, mais à l'intérieur de limites dont l'analyste est conscient au départ. En sa période « classique » (*i.e.* jusqu'à 1963), la guerre froide peut n'avoir pas été *cyclique*, de tels ordres de phénomènes ne pouvant guère être portés par des régularités oscillatoires²².

Lorsque Goldmann lance en conclusion les trois scénarios possibles, l'*optimiste* (based on the notion that mutual deterrence is a way of buying time for the creation of lasting peace), le *modérément pessimiste* (there will never be enough time for the

20. BERGERON, p. 203 ; voir surtout la « Conclusion ou de la belle audace d'une prospective impossible » – ce qui n'empêche pas, ou plutôt justifie l'auteur, de libérer l'imagination des contraintes évoquées dans un Appendice intitulé : « Un monde possible pour 1985 ».

21. GOLDMANN, p. 219.

22. BERGERON, p. 195.

creation of anything resembling a « security community ») ou le *proprement pessimiste* (the strategic stability based on the past that both superpowers possess invulnerable strategic capabilities will prove temporary), il peut s'appuyer sur toute une série d'analyses plus serrées portant sur les tensions qu'on peut qualifier de normales ou d'anormales et sur la considération du degré d'imprévisibilité des variables indépendantes, etc. Ainsi, ce n'est pas d'un résultat indifférent pour l'analyse que de pouvoir conclure qu'en période d'après-guerre froide, depuis 1963, on ne peut arguer du degré de prévisibilité relative qu'auraient permis les oscillations cycliques de la « froide froide » – si les acteurs en avaient été conscients – dès lors qu'on est manifestement sorti de ce *système* qu'il convient maintenant de qualifier de « paix froide » ou « détente généralisée » en Europe. Les hommes d'État risquent autant de se tromper en prolongeant indûment l'histoire qu'en la méconnaissant.

* * *

Me mettant en cause par cet article, il était naturel que je me contente d'établir, par delà les analogies et les différences des deux livres, leur complémentarité essentielle et que je m'abstienne de faire la critique de l'un par l'autre. Étant porté à apprécier ce que je ne sais pas, ou n'ai pas le moyen de faire, cet article aura voulu signaler que chacun de ces deux livres peut être un utile moyen de *lecture* de l'autre. Le reste relève de la *critique* de quelqu'un d'autre qui les aurait ainsi pratiqués.